

Gombat 21 Dec 1950

BILLET DOUX, par Justin SAGET

Lafcadio mon ami

L'AFCADIO, mon ami. Je vous appelle « mon ami », mais il faudrait peut-être mieux que nous prenions nos distances. Car je ne suis pas sûr d'être toujours autant épris de vous. Car votre présence, dans l'excellente « farce » qui se joue maintenant au Théâtre Français, ne rejoint pas tout à fait celle qu'a laissée, fort vivace en moi, le souvenir de l'ancienne et merveilleuse sottie.

Est-ce la faute de votre interprète ? Il vous incarne pourtant avec foi. Il est blond comme son modèle et, comme lui, n'accuse pas plus de seize ans, alors qu'il en a dix-neuf. Physiquement, c'est assez ça. Il lui faudrait sans doute un léger supplément de carrure : non point pour paraître plus râblé, mais pour rendre quelques brasses à l'oncle Faby. Enfin, et cela doit assez vous satisfaire, il est d'une grande distinction.

Étranger en tout pays Mais au fait, pourquoi cette distinction si nécessaire ne suffit-elle point à mes yeux. À mon cœur, ô mon ami ? C'est qu'il manque à votre interprète une vertu essentielle, et que vous êtes peut-être incapable d'apprécier à sa vraie valeur — car vous l'avez de par votre mystérieuse origine, et votre éducation de hasard, cette vertu du « dédramé » — l'intéressé qui est d'être un étranger en tout pays.

Né d'un père français et d'une mère roumaine, — élevé à Bucarest, puis sur le versant hongrois des Carpathes, puis à Dublin, à Biskra, à Baden et à Paris — comment voulez-vous, Lafcadio, mon ami, que l'on vous incarne ? Votre interprète ne manque pas de race — mais de races. Et il n'a manifestement aucun mérite à parler le français sans accent.

Mais il en a beaucoup, mais il en

a trop à se faire héberger par Carola Voulteque, la petite prostituée de l'imposant Claude Bernard. On le voit plutôt regagner, chaque soir, son domicile familial à Passy ; ou remonter l'avenue Victor-Hugo, au côté de sa mère le dimanche après la messe en portant le petit carton de pâtisseries. Est-ce pour ces raisons que son insolence me paraît un peu mièvre, sa grâce évanouie, et son dégoût beaucoup moins « fabuleux » qu'il ne faudrait ? Est-ce pour cela que le beau nom de Wuiki a perdu de son velouté cruel et se prononce « un peu trop facilement » — Louki ?

Je pose ces questions sans trop tenir à votre réponse, Lafcadio, car vous n'y pouvez rien. En voici du moins quelques autres, qui regardent le héros de la « farce » autant que celui de la « sottie ».

Fabrice et Lafcadio

Et d'abord, où en sommes-nous avec l'acte, pratiqué ? Il me semble que Julius de Barsaglou nous tous fourrés dedans en appelant « gratuit » votre acte — qui n'est que l'acte d'inconséquence d'un être d'inconséquence, et vous le savez bien.

Car au fond, mon ami, vous n'êtes ni plus ni moins gratuit que la moyenne de vos semblables. Vous n'agissez pas, c'est entendu, pour de vils motifs. Mais ceux qui agissent ainsi — disons : par intérêt sordide — sont bien moins nombreux que Julius et vous-même ne semblez croire. La plupart de ceux qui agissent, agissent pour faire plaisir, pour pouvoir, parce que tel est leur bon plaisir.

Avant pris beaucoup d'intérêt à votre plaisir — auquel parfois succède le déplaisir — je crois aujourd'hui que vous n'êtes pas moins intéressé que n'importe qui. Avec un certain Fabrice del Dongo, vous avez en commun ce charmant intérêt d'être aimé à tout prix. Pour haïr le triomphe de vos beaux yeux, vous n'hésitez jamais à FAIRE LE BIEN — que dans le but de escalader une maison en flammes, à porter le fagot d'une vieillarde ou à offrir un cachou à votre voisin de compartiment. Le chevreteux Fabrice ne procéderait pas autrement et son « oncle » Mosca s'en moquait beaucoup, qui lui rappelait sans cesse le proverbe français : « Tue le diable avant qu'il ne tue toi ».

L'acte d'inconséquence

Mais à la différence de Fabrice, qui ne se dédit jamais de ses honnêtes actions, il vous est insupportable de les supprimer jusqu'au bout. À peine comissés et voyant que votre charme a joué, vous voilà soudain « livré aux répugnances » : vous voudriez les défaire. Les biffer, et c'est alors, mon ami, que vous devenez très dangereux.

Car vous ne pouvez faire qu'elles n'aient pas eu lieu. Vous ne pouvez endurer la laideur des enfants que vous venez de sauver de l'incendie et votre second mouvement est de les jeter au feu. Vous ne pouvez soutenir la vue de cette vieille chassieuse et remerciante, et votre second mouvement est de l'étrangler. Vous ne pouvez souffrir la mimique ridicule et pitoyable du laurier Émile, et votre second mouvement est de le passer par la portière. Mais non, vous comptez jusqu'à dix, et vous l'y passez effectivement...

Lafcadio, cher « être d'inconséquence », vos actes souffrent et souffriront, toujours, j'en ai peur, de cette légendaire inconséquence. Sensible comme vous l'êtes, vous ne commettrez jamais d'acte gratuit. Sensible comme vous l'êtes, interdisez-vous désormais toute espèce de générosité ou de bonne action : on vous les paie trop cher ensuite. Faites un tour quand vous voyez un incendie, laissez pel-

ner les vieillards, et ne prenez jamais le train.

Cependant, quoi qu'il arrive, dites-vous bien que nous sommes toujours amoureux de vous. Votre charme n'est nullement lié à l'acte gratuit, mais à ce « je ne sais quoi » qui préserve de l'empatement ou du racornissement — et à ce génie particulier de la « chassise au bonheur » qui fait que, depuis trente-six ans, vous remplissez paradoxalement ce rôle entrevu par Tancrède : « Maintenant, royal et décidé, l'enfant (...) excitera les passions des hommes ».

Vingt points

Et les passions des femmes incitamment.

Trop incidemment peut-être, si j'en juge par votre attitude au dernier tableau. Cette molle façon de décourager, que dis-je, de décontenancer l'amour de Geneviève rejoint sans le savoir la muflierie très concertée des Don Juan de l'autre après-guerre. Tous les spectateurs en souffrent et pour celle que vous mortifiez et pour vous-même, qui lui consentez de nuit de bonheurs avec une négligence vraiment bouffonne. Entre chais de Paris, je vous jure que cela tournerait au pire : le matou qui s'écarte de l'objet aimé subit sur-le-champ, quelles que soient ses « circonstances atténuantes », de vives repréhensions. Il n'y a qu'au théâtre-Français que l'on puisse manquer ainsi à Mile de Barsaglou. Référez-vous à votre code de l'honneur : cela m'étonnerait que vous vous en tiriez à moins de 20 points (à vous administrer aux heures) pour s'être mis en chassise posture.

Mais comme le théâtre, au rebours de la vie, est susceptible de retouches, je vous suggère amicalement de changer de tactique à la prochaine représentation. Dès qu'apparaîtra Geneviève de Barsaglou, vous l'embrasserez fougusement (pour l'empêcher de parler mariage), et vous l'emporterez toute frémissante sur le lit. Ici, cher Lafcadio, je ne suis pas en peine. Carola vous a appris — et la scène, d'ailleurs, sera plongée dans le noir.

Quand elle s'éveillera aux feux du petit jour, cependant, que le sommeil d'amour de Geneviève durera encore, vous fûrez en bondissant par la porte-fenêtre de la terrasse, tel Douglas Fairbanks ou Nijinsky. Vous vous évanouirez dans la gloire de votre jeunesse et dans l'embrasement de la nouvelle aurore, aux applaudissements des spectateurs, charmés par ce finale si conforme à votre génie.

Marie-Louise BONDARZ signe son importante étude : « Tous les signes expliqués », le samedi 23 décembre, de 17 à 19 heures, à la Librairie : Les Amis Français, 20, rue Cassagne.



LA NUIT INDOCHINOISE Tu récolteras la tempête le premier roman de JEAN HOUGRON

« Il regorge de richesses... D'un coup le lecteur est pris. » J. ALBERT-HESSE (Franc-Tirail) « Puissant et vaste roman. » « ANNALISTES »